



**Bernard Vargaftig**

## **Chauve-sourire**

in *Aucun signe particulier*, prose  
(Obsidiane, 2007)

Il neige. La neige criait. Il me semble que c'est depuis toujours que je me raconte comment je vais raconter. Il neige. Je ne sais pas où était mon frère à ce moment-là. Ma mère me dira que c'est un matin où je ne voulais pas aller à l'école qu'ils sont venus nous chercher, je faisais le malade, et que c'est pour ça que les policiers, des Français, n'ont emmené que mon père. Parce qu'il était étranger. Parce qu'il était russe. L'autre mot, celui par lequel on nous désignait ou par lequel il fallait se désigner, ce mot-là, on ne le prononçait jamais à la maison. Je ne crois pas qu'il neigeait quand ça s'est passé. Mon père est revenu deux jours plus tard. Il ne neigeait pas et je suis guéri.

On n'a jamais porté d'étoile jaune. Je les ai retrouvées, longtemps après la guerre. Cachées avec les photos. Faut-il dire oubliées ou cachées ? Ce sont des photos où on se cache, où on est tous les quatre. On se prenait en photo même en ce temps-là. Souris. Regarde bien. Compte jusqu'à trois. Je me raconte comment compter se transforme en photo. Ça se passe dans le noir. Comme quand on distingue les chauves-souris. On était pris, on est dans le noir et on va apparaître.

Comme plus tard quand je jouerai à la cachette. C'était moi le pris. Je regarde le mur au fond du préau. On me dit de fermer les yeux. Je compte jusqu'à 30. Tu peux te retourner. J'ouvrais les yeux et je cherchais dans le noir. Quand je ne suis pas le pris, je vais me cacher avec les autres. Il faut se dépêcher de se cacher. Je cours où c'est sombre. De toute façon, que je cherche ou qu'on me cherche, c'est encore moi le pris ! Quand on en était à 24, on criait de plus en plus fort, comme pour ceux qui seraient déjà loin. Vingt-cinq, vingt-six... Puis on comptait de plus en plus lentement, en détachant les syllabes, même celles qui n'existaient pas, vingt-te-huit ! Trente une fois... trente, deux fois. C'est moi le pris, il y a ceux qui, cachés, se montrent. Il y a ceux qui font semblant de ne pas me voir. Je t'aime. J'aime quand tu apparais dans le noir. *N'embrasse que les filles que tu aimes*, disait ma mère. Qu'est-ce qui se cache que je ne sais jamais ?

J'appelle. J'appelle. Où êtes-vous ? Où es-tu ? J'appelle en faisant d'abord semblant d'avoir trouvé. Loup ! Loup ! Y es-tu ? J'entends que j'appelle mais je ne m'entends pas dire de nom. Avec mon père, on jouait à chaud ou froid. Il cache une chose, une boîte d'allumettes ou un crayon, que je dois trouver. Il dit : c'est chaud, c'est chaud quand j'en approche. Loup ! Loup ! Y es-tu ? Il y a des noms que je n'ai jamais sus. Il y en a que j'ai oubliés. Il y a ceux qui se cachent ou que je cache. Ou comme quand on était pris sur la photo, avec à l'envers pas de nom, pas de date.

Il y en a une où je ferme les yeux. Comme maintenant encore quand tu apparais dans le noir. Le premier l'a vue. Le deuxième l'a embrassée. Et le tout petit qui n'avait rien

eu... C'est toi que je veux voir, c'est ton nom que je veux nommer. J'appelle. Je t'aime et je n'osais pas t'embrasser. Je fermais les yeux. Je restais sans bouger. C'est moi qui cherchais et je fais comme si tu ne me voyais pas. Où es-tu ? Qui suis-je. Ferme les yeux. Tu arrives droit sur moi... j'aime entendre comme tu m'appelles. C'est nous les amoureux, c'est nous les pris. C'est toi que j'apprends.

On ira se cacher à deux. Dans le noir. On se souriait dans le noir. Dans nos deux noms. On se cachait dans le moins de place possible. Comme les oiseaux. On se serrait l'un contre l'autre. Comme quand il neige. Tu guettes pour voir si quelqu'un vient. Je t'aime. Tu me dis de fermer les yeux. Vingt-neuf... trente une fois. On nous retrouvait si vite ! On se tient par la main, on repartait se cacher. J'aime te connaître. Quel âge pouvais-je avoir ? *N'embrasse que les filles que tu aimes*, disait ma mère. Trente, une fois, trente, deux fois, je les aimais toutes. Il arrivait qu'on ne nous cherchait pas. Je vais attendre longtemps, longtemps avant d'embrasser les filles. Il arrivait que je sois le pris et toi aussi. On courra à deux, on va dans le noir où personne ne se cache, je tiens ta main, on ne cherche plus. Ce sont les autres qui nous appellent. Ils sont sortis de la cachette. Loup ! Loup ! Y es-tu ? J'aime te connaître. J'entends ton souffle. Je t'entends m'appeler. Je t'entends, à travers moi, respirer. Je respire jusqu'en toi. Comme quand tu me dis de fermer les yeux. Comme quand j'avais peur.

On allumait en pleine nuit tout à coup. Une alerte ou quelqu'un qui frappe à la porte. J'ai peur comme j'aurais peur quand je ne saurai sans doute jamais qui m'a raconté qu'à Limoges, en 43, les policiers sont venus chercher ma grand-mère jusque dans sa cachette. Avant, avant la guerre, nous habitions à Toul, on me faisait parfois dormir chez elle, je me souviens, elle me tournait le dos, elle respirait si fort que je ne peux pas fermer les yeux. Je n'ai pas peur comme quand on a peur. La chambre est toute noire. Je lui touche l'épaule : tu n'es pas encore morte ?

Les policiers lui ont dit de prendre quelques affaires et de descendre attendre dans la rue. Il ne fait pas tout à fait jour. Elle attendait, bien droite, devant chez elle, assise sur sa valise. Tu n'es pas encore morte. Il n'y avait plus de place dans le camion. Elle attend qu'on revienne la prendre. Quelqu'un l'a vue. Quelqu'un l'a emmenée. Quelqu'un l'a cachée. Elle sourit sur la photo. Quelqu'un a prévenu ma mère. Et les tout petits à qui on disait de se retourner et de fermer les yeux et qui n'y comprenaient rien.

Mon frère criait et pleurait tellement fort qu'au début de l'année 41, mon père l'a placé dans une pouponnière. De crainte qu'il ne gêne les voisins et qu'on ne nous dénonce. Loup ! Loup ! Y es-tu ? Ma grand-mère appelle mon frère. Ma mère pleurait. Je suis sûr qu'elle en pleure encore. On a ramené le bébé à la maison. On disait la maison : une cachette, il y fait noir et je n'ai pas peur. Les mêmes mots peuvent dire le contraire. Je n'ai pas peur. Mon frère continuait de pleurer. On s'était caché et on n'avait pas été trouvé. Même cinquante ans plus tard. Quelques jours avant de mourir, ma mère se demandait ce qu'elle avait bien pu faire à mon frère ou ce qu'elle a bien pu ne pas faire.

*N'embrasse que les filles que tu aimes*, disait-elle. Je tiens ta main. Je serre ton nom tellement fort contre moi que je ferme les yeux. Je vais toucher ton souffle et ton odeur. C'est aussi fort à travers le noir qu'à travers la lumière. Aussi fort que te dire que je t'aime comme quand je compte de plus en plus lentement avant que nous ne nous regardions l'un l'autre, que nous ne nous regardions vraiment. Jusqu'au noir. Je tiens ta main. On se met à courir. Qu'est-ce qui se cache que je ne sais jamais ?

J'entends que mes parents se disputent. Mon père, dit-on, craignait les voisins et était parti se cacher. Je ne me souviens jamais de son retour. Il ne neigeait pas et c'est un cri. Il n'était plus là et le voici. J'ai même retrouvé une carte postale que j'ai écrite à mon père en Août 45. Je ne suis plus là et me voici. J'étais parti camper avec les louveteaux. Un an après la libération, je l'avais encore adressée à Monsieur Simon. J'ai dû avoir du mal à changer d'habitudes. Qu'est-ce qui se cache que je ne trouve jamais ? Nous avons un prénom qui n'était plus notre nom. Je ne suis plus là et me voici. Ma mère disait qu'avant la guerre, en se mariant, on appelait mon père de son nom à elle, celui qui était écrit sur la porte du magasin, et qu'elle, ma mère, elle était devenue Madame Simon. Je lui écrivais ... *ne t'inquiète pas, je t'expliquerai. Je t'embrasse.* Je ne me souviens jamais. Je ne suis plus là et me voici.

Avant, avant la guerre, mes parents voulaient que j'apprenne à nager. L'eau du lac était très noire ! Qu'est-ce qui se cache et que je ne trouve jamais ? Quelqu'un m'y tient la tête plongée. Ferme les yeux. Je n'entends pas mon nom mais je vois rire et compter et mes parents qui se disputent. Le maître-nageur me dit à travers moi de respirer et qu'il faut fermer les yeux. Me voici et je ne suis plus là. Je ne saurai jamais nager. Je tiens ta main. C'est toi que je respire. Je tiendrai ta main. On est avec tout le monde. Tu me dis que je peux fermer les yeux. Les mêmes mots peuvent dire le contraire. Mes parents se disputaient déjà. Ferme les yeux. Tu essayeras de m'apprendre à au moins tenir sur l'eau. Qu'est-ce qui se cache que je ne sais jamais ? Je t'aime. On n'est plus là et nous voici. Je ferme les yeux, c'est comme quand je compte de plus en plus lentement. Retourne-toi. Je ferme les yeux quand je t'embrasse. Et c'est comme si je les ouvrais !

Je t'aime. Ma mère t'a donné une bague que j'avais vu mon père essayer de lui arracher du doigt. Puis il a pris une chambre au-dessus de chez nous. On joue à chaud et froid. Le voici et il n'est plus là. On souriait tous, sur les photos. C'est moi qui me cache. Mon père ne compte jamais jusqu'à trente avant de m'appeler. Ma mère me rappelait pour que je redescende. Mon frère repleurait de plus en plus fort. Ferme les yeux. Ma grand-mère – la voici et elle n'est plus là – me faisait chaque fois embrasser je ne sais plus lesquels des livres qu'elle lisait et embrasser le pain quand, par mégarde, je l'avais fait tomber. *Retourne-toi !* Elle trouvait que je ressemble trop à mon père.

Je recomptais jusqu'à trente, ferme les yeux ! Qu'est-ce qui se cache que je ne trouve jamais ? Les mêmes mots pouvaient dire le contraire. Ferme les yeux ! De plus en plus de mêmes mots que je compte de plus en plus lentement. Retourne-toi ! J'appelle. Je suis le pris. Je me raconte comment je vais raconter. Et en même temps, je fais celui qui ne saurait pas qu'on le voit.

Qu'est-ce qui se cache ? Je ne veux pas prendre les mêmes mots. Je ferme les yeux, j'appelle, je t'appelle, nous nous regardons l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous regardions vraiment. Tu m'apprends à respirer à travers moi. Je tiens ta main. Je serre ton souffle contre moi. Je te respire. Tu m'apprends à fermer les yeux.

J'appelle. Rien ne recommence même si on prend les mêmes mots. Qu'est-ce qui se cache que je ne trouve jamais ? Ma mère disait *plus belle* pour poubelle, elle disait *saive qui pleut*. Elle ajoutait : *et mets ton mouchoir par-dessus*. Elle faisait semblant de prendre un mot pour un autre. Mon frère continuait à crier. À quelqu'un, qu'est-ce qui se cache que je ne sais jamais ? À quelqu'un qu'elle aidait à s'évader pendant la guerre,

elle me le racontera quand je serai grand, et mets ton mouchoir par-dessus, elle dira *chauve-souris* pour sauf-conduit.

C'est le 1<sup>er</sup> septembre 1939, le lendemain de ma première leçon de natation. Elle m'a emmené voir des chauves-souris à Bâle. Elle en avait très peur. Les chauves-souris aiment le noir. En Russie, quand elle était jeune, ses cousins, Boris et Gricha, jouaient à lui faire peur. Il y a des choses qu'il ne faut pas que je comprenne. On est en été. Ils la poussent face au parc derrière la porte-vitrée. N'embrasse que les filles que tu aimes. C'est le soir. On a allumé les bougies, elle se cache les cheveux. Les chauves-souris, dit-elle, les attrapent, les tirent et s'y emmêlent, et mets ton mouchoir par-dessus. Elle riait tellement en me racontant ça qu'elle disait : *les chauves-sourires, les chauves-sourires*.

Rien ne recommence. Je suis retourné les voir à Bâle avec toi. Les voici et elles ne sont plus là. Qu'est-ce qui se cache que je ne sais jamais ? Nous y retournerons avec notre fille. Je te respire à travers toi, je touche ton souffle à travers moi, nous plongeons et c'est le noir autant que la lumière et je t'appelle, nous nous faisons les chauves-souris, les chauves-sourires, les sauf-conduits. Je t'appelle, je ferme les yeux, je ne me retourne pas et je me retourne. Les mêmes mots ne sont pas les mêmes.